

ÉCRITURE INCLUSIVE ET EXCLUSION DE LA CULTURE

François Rastier

Presses Universitaires de France | « Cités »

2020/2 N° 82 | pages 137 à 148

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130823032

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cites-2020-2-page-137.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Écriture inclusive et exclusion de la culture

FRANÇOIS RASTIER

Inutile ici de détailler à nouveau l'inanité des prétentions savantes de l'écriture inclusive : pour le français, ce travail a été conduit d'une façon quasi-définitive par Jean Szlamo-wicz et Xavier-Laurent Salvador¹.

Rappelons que les catégories grammaticales, comme le genre, le nombre, l'aspect, etc., permettent la détermination en discours, par des accords ou concordances, et n'ont aucune incidence sur les représentations du monde, d'ailleurs multiples dans les discours relevant d'une même langue. Le persan n'a pas de catégorie du genre et les femmes n'en sont pas moins discriminées en Iran. Sur un échantillon de 250 langues environ, moins de 90

pourraient manifester une corrélation entre le genre de certains mots et le sexe probable de leurs référents supposés².

Que faire des inanimés ? Que faire des *souris* et des *tortues* (mâles, mais sans genre) ? Des *sentinelles* et des *gardes-françaises*, souvent fort viriles ? Une coïncidence aura voulu que *gender* se traduise en français par *genre*, et l'idéologie du genre a fait le reste : après avoir été « fasciste », selon Barthes qui ne s'est pas pour autant enfermé dans un silence de gauche, le français serait « machiste » comme l'ont complaisamment prétendu des linguistes médiatiques comme Bernard Cerquiglini. Rappelons qu'une langue

1. Jean Szlamo-wicz et Xavier-Laurent Salvador, *Le Sexe et la langue suivi d'Archéologie et étymologie du genre*, Paris, Intervalles, 2018. J'ai plaisir à souligner ma dette à l'égard de ces auteurs, comme à l'égard de nombreux correspondants de la liste Vigilance Universités.

2. Cette corrélation reste faible (voir Greville G. Corbett, « Sex-based and Non-sex-based Gender Systems », in Matthew S. Dryer et Martin Haspelmath (eds), *The World Atlas of Language Structures Online*, Leipzig, Max Planck Institute, 2013, chap. 30.

peut articuler les idéologies les plus contradictoires et seules les idéologies ultra-nationalistes ont pu prétendre qu'elles étaient en elles-mêmes porteuses d'une vision du monde déterminée voire déterminante.

Les propos qui suivent s'attacheront plutôt à souligner les présupposés irrationnels de la « grammaire » inclusive : ils relèvent plutôt de l'idéologie identitaire que de la linguistique dont ils déniaient les acquis et le projet de connaissance.

1. L'ÉCRITURE CONTRE LA LANGUE

Pour Derrida, pourfendeur du phonocentrisme, « il n'y a pas de signe linguistique avant l'écriture¹ » : or il y a une différence sémiologique majeure entre une langue et une écriture car une

1. *De la Grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 26. Derrida emprunte discrètement la notion de phonocentrisme à Ludwig Klages, idéologue nazi et théoricien de la graphologie. La tradition occidentale qu'il entend mettre à bas serait phonocentrique (alors qu'en matière de langage elle est plutôt « graphocentrique », comme l'indique le nom même de la grammaire). N'importe, on pourra dénoncer l'« androphonocratie », imposant néologisme qui combine le machisme patriarcal, le son linguistique et le Pouvoir à abattre (voir « Jean Szlamowicz et Xavier-Laurent Salvador signent un pamphlet antiféministe orné de discours linguistiques – Compte rendu critique par l'association de recherche GSL [Genres, Sexualités, Langage] », en ligne : <https://gsl.hypotheses.org/871>).

langue est un système symbolique qui redéfinit et recrée ses grandeurs à chaque usage, alors qu'une écriture est un simple code. On peut changer la graphie d'une langue, comme ce fut le cas pour le turc, sans la modifier pour autant.

Les spéculations ésotériques sur les graphies ont depuis longtemps fleuri, en attribuant des valeurs symboliques aux lettres², ce que reprennent les inclusivistes pour qui <e> signifierait « féminité », <s> « pluralité », <x> « neutralité », etc.

La langue a partie liée avec le *logos*, entendu tant comme étendue discursive que comme rationalité possible. En revanche, l'écriture lui reste indifférente. Aussi le projet de la déconstruction, porté par Derrida à la suite de Heidegger (qui parlait de *Destruktion* ou de *Abbau* – mise à bas), s'appuie sur l'écriture contre la langue, d'où des graphies rayées, des schèmes ésotériques (le *Geviert*), des décompositions étymologiques fantaisistes, des guillemets répétés qui tiennent à l'écart le lexique institué.

2. Saint Augustin voyait déjà là une superstition (cf. *De doctrina christiana*, II, 24). Les groupes ariosophiques, comme le cercle de Stefan George, voulurent transformer la langue allemande par des graphies et des ponctuations nouvelles. Les nazis, qui avaient emprunté à ce groupe la croix gammée qui ornait sa revue, ajoutèrent au clavier des machines à écrire la rune de la victoire, qui servait notamment pour l'abréviation SS.

Heidegger attaquait Cassirer et le projet même des sciences de la culture, formulé d'abord dans le premier tome de la *Philosophie des formes symboliques* (1923) consacré au langage et à la linguistique historique et comparée¹. Quarante ans après, Derrida, dans *De la grammatologie*, s'attaque à Saussure pour les mêmes raisons : il s'agit de mettre à bas le structuralisme qui s'était montré, de Jakobson à Lévi-Strauss, capable de fonder méthodologiquement les sciences de la culture, à la suite de Humboldt, de Saussure, de Hjelmslev, mais aussi de Boas, de Propp et tant d'autres.

Or la linguistique historique et comparée s'était formée en définissant deux concepts nouveaux : celui de phonème (distingué du simple son) et celui de morphème (distingué du mot comme de la simple chaîne graphique). L'écriture inclusive annule ces deux concepts : elle rend l'écriture imprononçable et exclut ainsi sa fonction phonique au profit d'une fonction sémantique ou signalétique : le <e> signifierait le féminin, le <x> le neutre dans sa version *queer*. D'autre part, la pratique inclusive ne cesse de créer des chaînes de caractères qui ne sont pas des morphèmes et donc n'appar-

1. Comme l'a montré Emmanuel Faye, Heidegger propose même dès la première page de *Sein und Zeit* (1927) une réécriture antinomique de la première page du premier tome de la *Philosophie des formes symboliques*.

tiennent pas à la langue (par exemple, dans *tou.te.s*, *tou* ne correspond à rien de définissable). Les barbarismes futuristes se multiplient donc dans les textes inclusivistes.

Bref, des distinctions fondatrices pour la linguistique contemporaine sont volontairement ignorées par ses réformateurs : entre le signe linguistique et le signal ; entre la langue et l'écriture ; entre le morphème et la chaîne de caractères ; entre une langue et un code ; entre sens et référence ; enfin entre description et imposition de normes. Une fois l'entreprise scientifique ainsi récusée, le mythe peut s'édifier.

2. L'IDENTITÉ

L'écriture inclusive a pour objectif de rendre visible une identité (LGBTIA+) frappée d'invisibilité : en imposant un signe graphique propre, on instaure ou restaure cette visibilité déniée. Dans une société du spectacle, la visibilité d'un individu ou d'un groupe fait partie des valeurs fondamentales, diversement approchées par les *selfies* sur Instagram et les codes de représentation des minorités (visibles ou invisibles) dans les séries, au nom d'une *affirmative action*.

L'action affirmative fondamentale est celle d'une identité, au motif que l'identité (de sexe, de genre, de

race, d'ethnie, voire de religion) détermine inéluctablement pensées et comportements. L'inégalité identitaire native doit donc être rédimée, voire renversée.

Ce déterminisme, jamais discuté, suppose que l'identité détermine la personne et qu'elle ne peut avoir d'objectif que de l'assumer, publiquement de préférence – d'où par exemple le caractère lustral voire rédempteur du *coming out*. Cette thèse positiviste fait de chacun de nous des Rougon-Macquart contraints par leur hérédité : elle frappe certes les blancs hétéros d'un péché (colonial et machiste) originel, mais assure tous les autres d'une élection qui rappelle fort la grâce suffisante.

Le mouvement qui va de l'identité donnée à l'identité assumée va de la matière à l'esprit. Par un mouvement inverse et complémentaire, l'activité militante ira de l'esprit à la matière pour y inscrire son pouvoir. Le matérialisme positiviste se voit complété par un idéalisme subjectif : si Hitler faisait conduire des recherches sur la science raciale, il n'en affirmait pas moins que les Juifs sont une race « d'esprit » (*geistige Rasse*), ce qui confirmait selon lui « la supériorité de l'esprit sur la matière ».

Le principe d'identité, $A=A$, est évidemment tautologique et Wittgenstein dit à bon droit que la tautologie est dépourvue de sens.

Toutefois, deux mouvements complémentaires se dessinent ici : l'on passe tout d'abord de l'identité physique à l'identité psychique qu'elle détermine, puis l'on part de l'identité psychique pour lui conformer l'identité physique. Par une sorte de décisionnisme, triomphe de la volonté, le psychique peut ainsi déterminer le physique.

Il opère par des graphies, mais aussi par toutes sortes de transformations personnelles qui vont de l'indistinction catégorielle promue par la déconstruction et concrétisée par le neutralisme *queer* jusqu'à l'inversion catégorielle incarnée, si l'on peut dire, par les pratiques de transidentité (*male to female* ou *female to male*). Ces transformations sont en consonance avec un programme transhumaniste de métamorphose volontaire. Judith Butler s'interroge-t-elle même sur cette auto-élection, résultant de l'*agency* ou volonté de puissance : « Si j'appartiens à un certain genre, suis-je quand même considéré/e comme faisant partie des humains ? Est-ce que l'"humain" s'étendra jusqu'à m'inclure dans son champ¹ ? » Cha-

1. Judith Butler, *Faire et défaire le genre* (conférence de Judith Butler, professeur à l'université de Californie à Berkeley, donnée le 25 mai 2019 à l'université de Paris X-Nanterre, dans le cadre du CREART (Centre de recherche sur l'art) et de l'École doctorale « Connaissance et Culture »), s.l.n.d., traduction Marie Ploux, p. 4.

ritablement antihumaniste, l'objectif de Butler reste « d'embrasser à la fois la destruction et la désarticulation de l'humain au nom d'un monde plus accueillant, et finalement moins violent » (p. 17).

Cela rappelle fort les spéculations mystiques de la gnose : comme nous sommes ici-bas dans le « monde des dissemblances » (« in regione dissimilitudinis » selon Augustin, *Confessions*, VII, 10, 16), l'effacement des différences permet non seulement d'en finir avec la rationalité, mais avec la réalité de ce bas monde humain. Notamment, la différence des sexes, attachée au péché, se voit sublimée par le genre inassignable des anges.

3. DE LA MAGIE AU MAGISTÈRE

Quand l'esprit transforme la matière par profération, on entre dans le domaine de la magie. Et la sémiotique identitaire récuse de fait la révolution linguistique, éclairée par Saussure, qui a mis fin aux conceptions référentielles du langage, toujours basées sur une ontologie. La profération peut ainsi transformer magiquement le réel, transfigurer le sexe en genre et la graphie en instrument de lutte contre la domination.

Quand en 1979, faisant écho à Hannah Arendt, Jean-François Lyotard décrète dans *La Condition*

post-moderne la fin des grands récits portant un projet d'émancipation (qu'ils soient politiques, scientifiques ou religieux), il reprend alors à Austin, philosophe du langage, le thème de la performativité qui caractérisera le post-modernisme encore de mise. Est performatif un énoncé dont l'énonciation accomplit un acte. Austin oublie toutefois de rappeler que la théorie des performatifs fut élaborée au XIII^e siècle, notamment par ses prédécesseurs à Oxford, notamment Roger Bacon et Robert Kilwardby qui formulaient une théorie des formules sacramentelles¹. Le succès d'un performatif dépend ainsi d'un magistère dogmatique, jadis celui de l'Église, aujourd'hui celui des universitaires déconstructeurs et post-coloniaux.

On comprend mieux pourquoi Butler, dans *Troubles dans le genre*, reprit de Lyotard la théorie de la performativité, puisque le genre est instauré par son énonciation. Ainsi le *coming out* devient un second baptême, dont le bénéficiaire est aussi l'officiant, *born again* qui réalise ainsi une fusion identitaire par sa propre désignation. Par exemple, Wendy Delorme peut déclarer dans sa conférence invitée au 37^e Forum Philo du journal *Le*

1. Voir Irène Rosier, *La Parole comme acte. Grammaire et sémantique au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1994.

Monde : « Je parle ici en tant que gouine et écrivaine. Ne vous avisez pas d’user du mot de “gouine” pour me qualifier si vous n’en êtes pas une, car c’est mon apanage de prendre cette insulte pour m’en faire un blason. [...] Ce qui n’a pas de nom est réduit au silence, et nommer rend visible, avère une existence. Un des ressorts majeurs de la domination est “qui nomme qui ?”. C’est pourquoi les exclu.es et les stigmatisé.es qui entrent en résistance et s’autodéterminent forment leurs vocabulaires d’auto-désignation. Les minorités sexuelles et de genre, de race et de classe, se nomment elles-mêmes pour se revendiquer depuis l’identité d’où on les stigmatise¹. » Comme la magie militante est réputée combattre l’injustice, la victimisation collective va ici de pair avec la menace : « ne vous avisez pas ».

L’Adam biblique nomma les choses et l’on peut le compter parmi les onomatothètes qui se multiplient aujourd’hui, chacun se chargeant « d’avérer son existence » en se portant lui-même sur les fonts baptismaux. Pour la magie évocatoire, dire, c’est faire exister, ce qui permet non seulement une militance purement verbale, mais encore des révisions de l’histoire puisque ce qui ne fut pas nommé n’exista point.

1. Intervention au 31^e Forum philo « Le Monde », Le Mans, 8-10 novembre 2019. Je souligne.

Ainsi, Éliane Viennot, professeur de littérature et militante historique de l’inclusivité, déclare à propos de la Déclaration des droits de 1789 : « les droits de l’homme ont exclu les femmes jusqu’à ce que des textes législatifs viennent explicitement leur ouvrir² », citant alors l’Ordonnance du 21 avril 1944, puis la Constitution de 1946. Les femmes seraient ainsi restées sans droits pendant un siècle et demi, au motif que *homme* (dans l’esprit de M^{me} Viennot) ne désigne que les individus masculins, alors que le dictionnaire de l’Académie de 1694 stipulait bien que *homme* « se dit de tous les deux sexes³ ».

4. CONTRADICTIONS

Une brève étude de corpus sur les documents inclusifs publiés permet de déceler une corrélation saisissante entre les erreurs d’orthographe et la pratique de l’inclusivité. La rigueur inclusive se doublerait-elle

2. Voir « Françaises, Français : le langage inclusif n’est pas une nouveauté ! », 15 octobre 2018, en ligne : <https://theconversation.com/francaises-francais-le-langage-inclusif-nest-pas-une-nouveaute-104622>.

3. Dans toute classe lexicale se distinguent des termes marqués et d’autres non-marqués. Par exemple, dans un annuaire des rues de Paris, on trouvera des boulevards, des avenues... et des rues, car ce terme non-marqué désigne aussi la classe. Les habitants des boulevards semblent assez larges d’esprit pour ne pas y voir un exorbitant privilège féminin.

d'un laxisme général ou d'un analphabétisme militant ?

La plupart des textes inclusifs émanant de groupes militants et d'associations étudiantes se signalent par une orthographe créative, hors même des marques d'inclusion. Dans un tract de la section de l'Unef de la Sorbonne, rigoureusement inclusif, qui justifiait en avril 2019 la censure d'une pièce d'Eschyle, on lisait : « et qui a présent », « la pièce a été joué », « bien que la mise en scène ai évolué », « cette pièce ayant été joué » et proposait, pour le salut de cette université menacée par l'orthodoxie orthographique, d'animer des « formations sur la question des oppressions systémiques », au nombre desquelles il faut désormais compter l'orthographe¹. Cette créativité se reflète dans l'application même des normes d'inclusivité qui varient au gré des fantaisies. Ainsi dans la manifestation contre les « féminicides », on a pu lire ce slogan : « Pour tout.e.s les femmes tué.e.s ». On ignore si l'auteur.e a voulu inclure les hommes parmi ces femmes, ou parmi ces « individu.e.s » (comme l'écrit Elsa Dorlin²).

1. Voir Pierre Jourde, « Eschyle censuré : l'UNEF est devenu un syndicat de talibans », <https://www.nouvelobs.com/les-chroniques-de-pierre-jourde/20190409.OBS11306/tribune-eschyle-censure-l-unef-est-devenu-un-syndicat-de-talibans.html>.

2. *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, Antipodes, 2018, p. 175.

Mieux, des dialectes sont apparus et les inclusifs « binaristes » (Elaine Viennot) se voient débordés à présent des inclusifs « neutralistes » (Paul Beatriz Preciado, Alpheratz) qui ont entrepris, au nom des transgenres, de supprimer toute marque de genre binaire et privilégient un neutre qu'ils (ou elles ou *iels*) sont contraints de forger, faute de marques du neutre en français. Dans sa *Grammaire du français inclusif*³, Alpheratz forge ainsi les formes de neutre singulier : « *amiralx, digitalx, principalx, certan, écrivain, human, députæ, harcelæ, spécialisæ, bial* ou *béal* (neutre de *beau*), *homosexuel, agenx, inconscienx, présidenx, concubaine, laborantaine, voisaine, civilx, sub-tilx...* ». Il serait déplacé d'évoquer les aventures d'Astérix⁴.

5. LE POLITIQUEMENT CORRECT ET L'IDÉOLOGIE MANAGÉRIALE

Le français inclusif fut d'abord réservé à des sites militants comme Zéromacho ou celui de l'association anti-abolitionniste STRASS (Syndicat des travailleurEUses sexuelLEs) ; mais il ne tarda pas à gagner l'éducation et la recherche, avec l'appui des

3. Paris, Vent Solars, 2018, Préface de Philippe Monneret.

4. On retrouve là, entre ces deux tendances de l'inclusivisme graphique, la contradiction entre les *gays & lesbians*, homosexuels accusés de binarisme inversé, et les *queer* qui prônent le

tutelles, car à présent tous les universitaires et chercheurs reçoivent de leurs organismes des courriers rédigés dans cet idiome, sans pour autant affecter leur contenu managérial.

Peu importe l'inanité épistémologique et méthodologique du discours inclusif, puisque les groupes qui veulent l'imposer font de leur agressivité académique un critère d'excellence militante sinon scientifique. Comme la linguistique reste un obstacle à l'extension du domaine de la lutte inclusive, dans un compte rendu anonyme de l'ouvrage de Jean Szlamowicz et de Xavier-Laurent Salvador, l'Association de recherche sur le genre affirme que l'ouvrage témoigne d'un « antiféminisme raciste et différentialiste » qui trahit la « misogynie » des auteurs, et leur prête des fréquentations politiques douteuses. Dans le monde identitaire, tout adversaire devient un ennemi et la linguistique de l'énonciation se mue en linguistique de la dénonciation : tout projet scientifique cherchant à distinguer des catégories pour les articuler se trouve d'emblée dépassé par l'indistinction catégorielle prônée.

Après ce *naming and shaming* qui ne s'embarassait aucunement de répondre aux arguments de son

non-binarisme (voir dans le mouvement musical Queercore le manifeste intitulé « Don't be Gay » publié dans le fanzine punk hardcore *Maximum Rock'n'Roll*.

livre, Jean Szlamowicz ne tarda pas à être interdit de parole : des militants de l'université de Dijon obtinrent en novembre 2019 qu'une conférence soit annulée, sans troubler pour autant les autorités académiques. L'inclusion revendiquée ne produit ainsi que de l'exclusion, au nom bien entendu de la lutte contre les discriminations.

Bien que Darwin ait désavoué le darwinisme social, puisque sa théorie intéresse les espèces et non les individus, les tutelles académiques prisent fort son langage et naguère un responsable des sciences humaines au CNRS justifiait l'arrêt de toute subvention aux revues scientifiques par la nécessité d'une « sélection naturelle ». À présent, Antoine Petit, président du CNRS, déclare : « Il faut une loi ambitieuse, inégalitaire – oui, inégalitaire, une loi vertueuse et darwinienne » (*Les Échos*, 26 novembre 2019).

La sélection managériale et la démagogie inclusiviste se concilient à merveille par l'évocation d'identités différenciées. Les éditions du CNRS republièrent en effet fin 2019 l'ouvrage collectif *Sexualités, identités & corps colonisés*, avec une nouvelle préface du même Antoine Petit, où il écrit : « Ce livre interpelle sur les multiples héritages contemporains qui conditionnent encore largement les relations entre anciens colonisateurs-trices et ex-

colonisé-e-s. » Il scelle au passage le lien entre genre et race qui fait florès dans le discours postcolonial, en affirmant que la notion de « race » est devenue depuis l'époque coloniale « la nouvelle grille de lecture du monde sur laquelle s'intègre la grille de genre¹ ». Donnant un dernier gage, il évoque aussi les *chercheur.e.s* (au détriment de *chercheuses*, jusqu'alors attesté).

Cependant le management postfordiste prôné par les grandes firmes de l'Internet concilie parfaitement la répression instituée² et l'inclusivité obligatoire : chaque identité se voit distinguée, ce qui accroît opportunément les divisions. Ce paternalisme post-patriarcal efface ainsi les contradictions de classe par des querelles de préséances entre race, genre et autres « sensibilités ».

Au demeurant, les inclusivistes français ne contreviennent pas à l'esprit *start-up*, puisque la seule définition assurée de l'écriture inclusive se trouve dans le dépôt de la marque « écriture inclusive » auprès de l'Institut national de la

propriété industrielle. Un secteur économique se crée.

Le soutien des tutelles indique enfin un moyen de parvenir aisément sans autre qualification qu'un militantisme vigilant. Quand l'université de Sheffield stipendie des étudiants pour dénoncer les « micro-agressions », elle met en place un contrôle social par la dénonciation³ ; par exemple, « le commentaire “arrête de tout voir sous le prisme du racisme” est aussi considéré comme une micro-agression », à l'égard des « racistes » comme des « racisés ».

Il ne s'agit plus de police de la pensée, puisque la pensée n'est pas en jeu : cela sanctionne le fait que dans les *Cultural studies*, où chaque discipline se définit par la défense et illustration d'une minorité victimisée, les conflits frontaliers se multiplient, malgré l'invocation conciliante de l'intersectionnalité identitaire.

6. CE N'EST QU'UN DÉBUT

On sait que le rapport métaphorique entre sexe, genre, race, classe et religion est au fondement de l'intersectionnalité qui prime les

1. À propos de théories décoloniales, il conclut : « La mise en partage de ces travaux, qui doivent être lus par tous, constituent (*sic*) un document incontournable de savoir. » On voit ici encore que le genre est brouillé avec le nombre.

2. En vertu d'évaluations maison, chacun notant ses collègues, Google pratique la décimation en licenciant chaque année une bonne part de ses effectifs.

3. « Une fac anglaise paye ses étudiants pour combattre les microagressions » (Slate, d'après BBC), par Claire Levenson, 15 janvier 2020. L'article, dans sa traduction française, n'évite pas les erreurs d'orthographe, même sur un malencontreux participe d'*inclure*, qui devient *inclu* (*sic*).

pluri-discriminés (et permet à certains de se dire « intersectionnels »). Dans les textes inclusivistes ou simplement inclusifs, les renvois constants du sexe à la race, à la classe et à la religion se superposent à ceux qui mêlent le genre, la « racisation », la domination et « l'identité » culturelle ; ils témoignent de ce que Lévi-Strauss nommait « la structure feuilletée du mythe ».

Nous ne nous chargerons pas de caractériser ce mélange novateur de maccarthysme « de gauche » et de puritanisme victorien, puisque l'obsession du genre ne le cède en rien à celle du sexe – au demeurant, on l'a oublié, *gender* était à l'époque de Victoria un euphémisme pour désigner le sexe. Mais on ne peut négliger que son activisme politique revendiqué rencontre la complaisance des tutelles, et que certains départements sont passés sous contrôle inclusiviste au détriment de la linguistique, qui conserve pourtant une fonction cruciale au sein des sciences de la culture.

Faute d'une épistémologie, et d'une méthodologie, faute de corpus (réduits à quelques exemples), la doctrine inclusive se réduit à l'élaboration d'un dialecte. S'il est toujours émouvant d'assister à l'émergence d'une langue de bois, on ne saurait oublier qu'un tel idiome est immersif, car fondé sur la répétition (mili-

tante)¹. Or l'immersion interdit toute distance critique et ne restent que des mantras visuels, tout texte inclusif répétant inlassablement les mêmes formules ponctuées. Ce dialecte est normatif, car il ne s'agit pas de décrire les usages, mais d'imposer les siens et de participer ainsi à un contrôle social renforcé.

De la purification de la langue, on passe naturellement à celle du corpus ; dans une lettre ouverte (inclusive) un groupe de candidats à l'agrégation a dénoncé la « culture du viol » dans une bénigne églogue de Chénier, l'*Oaristys*, comme dans le sonnet XX des *Amours* de Ronsard dont le premier quatrain évoque Danaé (faut-il rappeler que cette princesse emprisonnée par son père consentit à cette union sans contact ?).

Une grande épuration est en cours. J'avais par exemple rédigé une petite étude de sémantique de corpus sur les contextes du mot *femme* dans le roman français du XIX^e siècle. Une experte canadienne voulut s'opposer à sa publication au motif que j'aurais dû choisir des auteurs contemporains et... féministes. Passé au crible des *sensitivity readers*, Ovide sera condamné, criblé de *trigger-warnings*, comme Apulée, sans parler de Juvénal,

1. Bonaparte avait donné la clé de l'éloquence militaire en estimant que la répétition est la plus forte des figures de rhétorique.

Martial et même Virgile. Or, ces auteurs nous sont parvenus parce que des moines, moins militants que les inclusivistes, ont recopié leurs œuvres. Bref, les corpus impurs des époques pré-butlériennes et pré-spivakiennes sont voués à disparaître.

Les pouvoirs forts ont toujours cherché à diminuer ou asservir les sciences de la culture. Pour en finir avec elles, les décideurs à présent les jugent trop complexes, trop critiques, trop objectives, pas assez sociétales. Ils reçoivent le renfort militant des ceux qui savent la « colonialité essentielle » de la culture (dénoncée par Derrida¹), à laquelle s'ajoute son machisme prétendu et les multiples micro-agressions qu'elle dispense par sa distance critique.

Alpheratz dessine alors ce programme lustral² : « le genre n'est pas le seul critère de discrimination sociale : la cécité, la surdité, la dyslexie, la neuroatypie, l'obésité, la race, la classe, l'origine sociale, la glottophobie (etc.) en sont d'autres. C'est pourquoi la définition d'une langue inclusive devrait tous les prendre en compte, comme celle-

ci : une langue inclusive est une variété d'une langue standard, qui s'en distingue par des procédés langagiers évitant de reproduire des hiérarchies symboliques et sociales associées à des unités linguistiques ou des éléments morphosyntaxiques et fondées sur différents critères de discrimination (sexe, genre, âge, corps, mobilité, origine géographique, orientation sexuelle, fonctionnement neurologique, classe socio-professionnelle, etc.) » (p. 55).

Cet entraînant programme d'avenir n'est pas contredit par les personnalités linguistiques qui ont dirigé ce numéro spécial de revue, ni par celles qui y ont contribué. Or il s'agit bien de remplacer le français dit standard par une nouvelle langue : « si les manuels et les grammaires deviennent inclusives, la distorsion de la régularité risque d'affecter non plus les discours, mais aussi la langue, où la régularité (le français standard) pourrait devenir distorsion, et la distorsion (le français inclusif) régularité » (*loc. cit.*, p. 67)³.

De fait s'est constituée une grandiose internationale, où la « conscience de genre » remplace la

1. Voir *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1995, p. 69.

2. « Français inclusif : du discours à la langue », *Le Discours et la langue*, n° spécial coordonné par Laurence Rosier et Alain Rabatel, vol. XI, n° 1, 2019, « Les défis de l'écriture inclusive », p. 53-74.

3. On oublie trop vite ces paroles qu'adressait dans 1984 O'Brien à Winston : « Nous sommes en train de donner à la langue sa forme définitive, celle qu'elle aura quand plus personne n'en parlera d'autre. Quand nous en aurons fini, les gens comme toi devront tout réapprendre. »

conscience de classe : « Fondé (*sic*) sur un sentiment de la langue et une éthique, l'inclusivité linguistique de genre se constate internationalement, sortant les langues inclusives de la sphère de l'idiolecte pour devenir le trait d'union entre des groupes qui n'ont rien à voir entre eux si ce n'est une conscience de genre et une éthique en lutte contre toutes les discriminations. Cette communauté peut être qualifiée d'épistémique, au sens où ce terme est employé en philosophie politique, c'est-à-dire une communauté liée par un savoir inhérent à une époque, et qui s'affranchit des diffé-

rences de frontières, de gouvernements et de langues » (*loc. cit.*, p. 72).

Toutefois, les femmes et les minorités honorées par l'écriture inclusive ne voient pas pour autant leur sort s'améliorer dans les domaines de l'éducation, de l'emploi, des salaires ; et aucun militant inclusiviste et décolonial n'a semblé s'inquiéter des tyrannies qui voilent les femmes, condamnent les homosexuels, ni même du récent « califat » qui vendait ses prisonnières comme esclaves et crucifiait aux carrefours les homosexuels qui avaient échappé à la défenestration.